

La diaspora arménienne en Occident



Tigrane YÉGAVIAN
CF2R

Contrairement à une idée reçue, la diaspora arménienne est bien antérieure au génocide de 1915. Définie comme une « Église nation », (Jean-Pierre Mahé), l'Arménie est marquée à la fois par un ancrage territorial sanctuarisé par le plateau arménien et une dispersion prématurée de son peuple au gré des aléas de son histoire mouvementée. Des communautés arméniennes établies en Europe dès le Moyen Âge ont joué un rôle significatif aussi bien dans la vie de leur patrie d'accueil que vis-à-vis de leur nation. Le partage de l'Arménie au début du XVI^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle entre empires perse et ottoman, puis russe et ottoman confirmera le duopole entre Constantinople et Smyrne d'une part comme centres de l'Arménie occidentale, et Tiflis et Bakou pour l'Arménie orientale. Autant de métropoles situées en dehors des limites de l'Arménie historique et qui ont joué au XIX^e siècle un rôle prépondérant dans la construction nationale. Mais c'est oublier le rôle important joué par des pôles périphériques comme Venise, Paris, Vienne et Amsterdam dans le développement de la pensée arménienne. Cet article entend survoler à grandes enjambées la nature des liens unissant les Arméniens et l'Occident du Moyen Âge à nos jours.

Depuis l'antiquité, la diaspora arménienne s'est progressivement affirmée comme une composante essentielle de l'identité arménienne et cela bien avant le génocide de 1915. La présence millénaire des Arméniens à Rome sous Justinien, mais surtout à Jérusalem, l'atteste puisque c'est en 669 de notre ère qu'Abraham fut le premier patriarche arménien à s'établir dans la ville sainte. Certes, il s'agit là d'un cas qui tient davantage du pèlerinage et de la quête d'une identité chrétienne que d'un exil ou d'une émigration forcée. Toujours est-il que, dans la version arménienne de la Bible, tous les emplois du mot grec « diaspora » sont rendus par « *spiurk* » dérivé de « *sprel* », ce qui en arménien signifie « disperser, diffuser, répandre ». Si le terme désigne à ses débuts les ecclésiastiques arméniens résidant loin de la mère patrie, celui-ci a connu un glissement sémantique au fil du temps. De l'antiquité au XXI^e siècle, des colonies arméniennes se sont formées en réseau de communautés au sein de vastes empires mais sans se structurer en diaspora telle que l'entend John Armstrong (1976)¹, à savoir des communautés « prolétaires et mobilisées ».

Certaines communautés ont perduré durant des siècles avant de s'éteindre. Elles ont montré leur volonté et leur capacité de subsister, de conserver leur appartenance culturelle, ethnique et religieuse, mais aussi de transmettre un patrimoine inestimable.

Cet ancien peuple d'industriels, d'agriculteurs et d'artisans a été, pour reprendre l'expression de F. Braudel, un « peuple de négoce ». Mais, à l'image du relief de l'Arménie historique, ces montagnards robustes furent également d'excellents soldats recrutés, de gré ou de force, par les souverains qui dominèrent le Proche-Orient. C'est ainsi que, dès la fin du VI^e siècle, l'empereur byzantin Maurice transfère des milliers d'Arméniens en Thrace pour défendre la frontière du Danube contre les Avars et les Bulgares. Au IX^e siècle, l'empereur Basile déporte des Arméniens autour de Philippopolis, l'actuelle Plovdiv en Bulgarie, d'où des colonies arméniennes se succéderont jusqu'à nos jours. L'Italie reconquise par Byzance, avec le concours du général arménien Nerses, verra des communautés essaimer de Spolète à Bari, en passant par Foligno, Otrante et Naples. Intimement mêlés aux destinées de l'Empire byzantin, les Arméniens contribueront à ses succès en y apportant un grand nombre de cadres civils et militaires jusqu'à quelques empereurs de la dynastie macédonienne, en réalité

de souche arménienne. Cette dernière règnera sans discontinuité du milieu du IX^e au milieu du XI^e siècle et donnera naissance à des soldats empereurs à l'instar de Basile I^{er}, Constantin VII Porphyrogénète, Nicéphore Phocas, Jean Tzimiskés. Elle sera notamment promotrice de l'évangélisation des peuples slaves.

Les Arméniens et la France, une passion croisée

Du fait de l'éloignement géographique, les relations franco-arméniennes demeurent très limitées jusqu'aux croisades. Aux V^e et X^e siècles, deux religieux arméniens du nom de Grégoire vinrent prêcher en France et laissèrent leur nom à des églises. Pour sa part, Grégoire de Tours parle dans son « Histoire des Francs » d'un évêque arménien arrivé en Gaule, après une période de captivité, témoignant des ravages causés par l'invasion de son pays par les Perses.

L'historien Claude Mutaflan rapporte de son côté que, dans la foulée de la destruction du royaume d'Arménie majeure par les Byzantins puis les Turcs au milieu du XI^e siècle, de nombreux seigneurs arméniens s'installèrent dans les confins de l'Empire byzantin, en Cilicie et aux alentours, c'est-à-dire sur des routes empruntées par la première croisade. Francs et Arméniens entrèrent ainsi en contact. Aussi étroites soient-elles, les relations arméno-franques furent marquées par le sceau de l'ambiguïté. D'une part, les Francs percevaient les Arméniens comme des schismatiques, étant donné que l'Église arménienne n'avait pas validé les conclusions du Concile de Chalcédoine de 451, de l'autre, la fondation d'États latins au Levant, dans le voisinage direct de la Cilicie, ne pouvait à la longue que susciter un climat de rivalité. Mais, plutôt que d'aller chercher femme en Europe, les seigneurs francs conclurent de nombreux mariages avec des princesses arméniennes de Cilicie, suscitant une osmose entre les élites franques et arméniennes. Les deux premières reines de Jérusalem furent ainsi des princesses arméniennes. De surcroît, la reine Mélisende, fille de Baudouin II et de mère arménienne, est considérée dans l'historiographie franque comme l'une des plus brillantes souveraines du royaume de Jérusalem. Tirant profit de leur position stratégique comme voie incontournable sur la route de la Terre Sainte, les Arméniens obtinrent une couronne royale et fondèrent en 1198 le royaume d'Arménie cilicienne qui allait,

1 - John ARMSTRONG, « Mobilized and Proletarian Diasporas », *The American Political Science Review*, 70 (2), 1976, p. 393-408.

jusqu'à sa chute en 1375, être un élément central du paysage proche-oriental et du commerce méditerranéen, avec Gênes, Venise ou encore Montpellier. Parallèlement, des liens avec la cour de France se raffermirent, notamment grâce aux Lusignan qui régnèrent au XIV^e siècle. Guy de Lusignan devint roi d'Arménie de 1341 à 1344 sous le nom de Constantin V. Il succéda à son cousin Léon V, roi d'Arménie, assassiné en 1341. Au lieu de se consacrer à la défense du royaume, il se préoccupa davantage de querelles dogmatiques, tentant d'imposer à l'Église d'Arménie une allégeance à l'Église de Rome et d'abandonner le miaphysisme. Il sera tué par le clan nationaliste en 1344, trois ans après son intronisation. Son neveu Léon VI est couronné roi d'Arménie en 1374 dans la capitale Sis assiégée et tombe prisonnier des Mamelouks l'année suivante. Il meurt en exil à Paris en 1393 ; son mausolée se trouve dans la basilique de Saint-Denis, au milieu des rois de France.

La Cilicie, un « royaume diasporique »

Aux origines de la diaspora arménienne, il y a, en 1064, la prise d'Ani, capitale du royaume arménien bagratide conquis par les Turcs seldjoukides, et l'invasion de l'Asie Mineure qui contraint les princes arméniens à délocaliser leur pouvoir en Cilicie, à quelques centaines de kilomètres de l'Arménie historique. Pendant deux siècles et demi, cette petite Arménie bordant la Méditerranée sera un carrefour culturel entre l'Orient et l'Occident. Alliés des croisés et des mongols, les souverains arméniens régnaient sur une population hétérogène. Le titre de « Roi de tous les Arméniens » porté aux XIII^e et XIV^e siècles par les derniers souverains de Cilicie est significatif de leur revendication d'un pouvoir reconnu à la fois par les Arméniens de Cilicie mais aussi de la « Grande Arménie » et des diverses colonies sur lesquelles ils n'exerçaient pourtant aucune autorité politique. En cela, l'appellation « Arménie » est à prendre au sens de « monde arménien » (*hayots ashkharh*), ou encore « d'arménité ». Ce qui conduira l'historien Claude Mutaflan, spécialiste de la Cilicie, à conclure que rester arménien hors d'Arménie était une habitude bien ancrée qui s'est poursuivie dans le temps².

À cette « arménité » cilicienne vient se greffer une indéniable « latinisation », voire une « francisation » de la culture

2 - Claude MUTAFIAN, *Quelques réflexions sur l'identité arménienne*, Revue des deux Mondes, p. 161, octobre novembre 2006.

arménienne à l'image du mot « baron » qui signifie encore maintenant « Monsieur » en arménien. Lorsque la Cilicie fut arménienne, l'activité de traduction connut une intensité telle que certains textes latins ou français perdus ont été sauvés grâce à leurs traductions arméniennes. C'est en particulier le cas de la traduction faite par le connétable Smbat, frère du roi Héthoum I^{er}, des Assises d'Antioche. Dans ce contexte, le français jouait tout naturellement le rôle de langue internationale. Sur le plus ancien manuscrit arménien copié en France et daté de 1707 que possède l'institut des manuscrits anciens du Matenadaran à Erevan, on peut lire « Paris capitale de France et d'Arménie ». Cette « francisation » se muera au fil du temps en francophilie nullement démentie et magnifiée par l'adhésion enthousiaste de la République d'Arménie à l'Organisation Internationale de la Francophonie en 2004³.

Premières dispersions en Europe orientale

Avec l'effondrement du royaume de Cilicie en 1375, la nation arménienne perd le dernier État qui puisse la représenter. L'absence de centre politique accélère la dispersion ; elle sera accentuée par la division au niveau de la tête de l'Église arménienne, encore en vigueur aujourd'hui⁴.

Si les premières communautés diasporiques se forment en Égypte depuis l'époque byzantine, des voyageurs arméniens arpentent le sud de l'Europe orientale au XI^e siècle, fuyant les invasions seldjoukides. La ville de Kiev, étape importante sur la voie reliant le Proche-Orient avec Moscou et la mer Blanche, en passant par la Crimée, abrite au XI^e siècle une importante communauté arménienne. L'installation des premiers émigrés dans la péninsule de Crimée à la fin du XIII^e siècle et au début du XIV^e siècle est une conséquence des rapports de l'Arménie cilicienne avec les cités marchandes italiennes de Gênes et de Venise. Des chroniques du XVII^e siècle attestent la présence arménienne en Crimée, conséquence de la chute d'Ani, plus tard de Cilicie. C'est surtout à partir de 1330 que des colons arméniens originaires de la ville

3 - En octobre 2018, Erevan a accueilli le 17^e sommet des chefs d'État de l'OIF.

4 - Si le Catholicos Karekine II siégeant à Etchmiadzine a la primauté d'honneur et porte le titre de « Catholicos de tous les Arméniens », Aram I^{er}, catholicos de la Grande Maison de Cilicie, siège à Antélias au Liban. Sa juridiction s'étend aux diocèses du Liban, d'Alep, d'Iran, du Koweït, Chypre, Grèce, des Émirats Arabes Unis ainsi qu'en Amérique du Nord.

d'Ani, passés sous l'autorité de la Horde d'Or, s'installent en Crimée. Ils sont surtout attirés par la cité de Caffa (Théodosie), administrée par les Génois. Caffa devient une étape incontournable sur la route du pèlerinage vers Jérusalem et sur celle qui conduit vers les rives occidentales de la mer Noire. L'âge d'or des Arméniens de Crimée, à la fin du XIV^e et du XV^e siècle, verra fleurir plus de 45 églises et chapelles, ainsi qu'une enceinte fortifiée, la Grande Citadelle ou citadelle des Arméniens (Hayots Berd), qui double la citadelle franque. L'évêque de Diyarbakir, Mkrtich, exilé en Crimée, compose son célèbre *chant de l'expatrié* à l'origine d'un chant nouveau dans la littérature arménienne au XV^e siècle. À la veille de la prise de Caffa par les Ottomans (1475), les Arméniens enrichis par le commerce international représentent le tiers de la population des 70 000 habitants de cette rutilante ville⁵. À cette époque, ils essaient en Ukraine, en Moldavie, en Pologne, en Italie. Les fameux privilèges dont les Arméniens bénéficient à Lvov en Pologne, aujourd'hui en Ukraine, témoignent de leur rôle dans les échanges économiques entre l'Europe chrétienne et l'Empire Ottoman. Après la prise de Caffa par les Ottomans en 1475, beaucoup d'Arméniens s'exilent vers la Moldavie et l'État de Pologne-Lituanie. À Lvov, la communauté jouit de son propre diocèse, d'une administration municipale autonome et d'un tribunal spécial, octroyés par le roi Casimir III de Pologne en 1366. La ville devient un pôle majeur pour les Arméniens de Moldavie, Hongrie, Galicie et Transylvanie, ainsi que pour les réfugiés chassés de Cilicie et d'Arménie majeure par les dévastations mameloukes, turcomanes puis les guerres entre Ottomans et Safavides.

Ce qui caractérise ces communautés d'Europe orientale est à la fois leur ancrage plus ancien qu'en Europe occidentale et leur composition sociale plus variée : commerçants, moines, artisans mais aussi paysans, etc. L'acte de décès de cette diaspora florissante a lieu en 1689 lorsque, sous la pression du clergé catholique, l'Église arménienne de Pologne s'unit à Rome et renonce au rite arménien. Dès lors, l'assimilation n'en devient que plus inéluctable. De cet héritage ne subsiste que quelques traces éparses, de la Pologne à la Crimée, comme la cathédrale arménienne de Lvov bâtie en 1363. Bien que souvent malmenés par les catholiques et les orthodoxes, les Arméniens, qui contribuent à la prospérité des Balkans, de la Pologne, de l'Autriche, seront des sujets enthousiastes et dévoués. Au XIX^e et au début du XX^e siècle, ils participent activement à la création des nouvelles indépendances nationales, grecque, bulgare, roumaine et hongroise.

Le rôle des commerçants arméniens dans le réveil national en diaspora : La Compagnie des marchands arméniens de Djoulfa

Au début du XVII^e siècle, entre 1603 et 1605, le Shah de Perse Abbas I^{er} ordonne, pour des motifs d'ordre stratégique et économique, une déportation massive des Arméniens de la ville de Djoulfa (située dans la province du Nakhitchevan). Les survivants de cette longue et éprouvante marche forcée s'établissent dans les faubourgs d'Ispahan où ils fonderont la nouvelle Djoulfa. Dotés de franchises diverses, ils prospèrent en l'espace de quelques décennies et fondent la Compagnie des marchands arméniens de Djoulfa dont la prospérité s'appuie sur le négoce international de la soie, des pierres et des bois précieux, des épices et des teintures. Cette compagnie signe, en 1667, un véritable traité de commerce avec le tsar de Russie. Son réseau international s'étend de l'Europe occidentale (Amsterdam) à l'Inde (Madras, Calcutta) jusqu'en Chine. Ces marchands raniment les petites colonies arméniennes de Venise, Livourne, Marseille, Bruges. D'auxiliaires et d'associés, ils devinrent concurrents des puissances coloniales hollandaise et britannique qui les écartèrent des trafics les plus profitables.

L'acquisition des connaissances et des techniques occidentales, et un vaste réseau de contacts politiques, ecclésiastiques et financiers font le reste. En 1914, à la veille de la Première Guerre mondiale, quelques dizaines de colonies arméniennes s'échelonnent de Manchester à Java, des États-Unis à la Russie, des provinces occidentales de l'Asie Mineure aux Balkans, de la Perse à l'Égypte. À cette date, d'anciennes colonies ont définitivement disparu en Pologne ou s'éteignent en Hongrie, à Madras et à Calcutta par assimilation ou migrations.

Sous l'impulsion de ces acteurs du protonationalisme arménien, des pôles culturels, numériquement faibles, prospèrent à la fois en Europe occidentale et en Asie. L'essor du commerce transnational arménien suscite un formidable impact dans la circulation des idées et la modernité. « L'arménité », se confondant avec identité diasporique, se réaffirme par et à travers l'imprimé. *Urbatagirk* de Hagop Meghapart, premier livre imprimé en arménien, paraît à Venise en 1512, un demi-siècle après Gutenberg. La première imprimerie arménienne s'établit dans la cité des Doges en 1565 grâce à un Arménien originaire de Tokat en Anatolie centrale. À Amsterdam, en 1666, la première Bible en arménien est imprimée ; véritable chef-d'œuvre typographique, elle est

5 - Annie et Jean Pierre MAHÉ, *Histoire de l'Arménie des origines à nos jours*, Perrin, Paris, 2012, p. 273.

réalisée par le moine Oskan du monastère Saint Sauveur d'Ispahan. L'histoire des Arméniens de Movses Khorénatsi (Moïse de Khorène) paraît en 1695 puis est traduite en latin en 1736. Après Venise viendra le tour de Constantinople (1567), Rome (1584), Lvov (1616), Milan (1621), Paris (1634) et Ispahan (1638), alors qu'il a fallu attendre 1771 pour voir l'installation d'une imprimerie en Arménie même, plus précisément au siège catholical d'Etchmiadzine. Quant à la presse, le premier périodique arménien voit le jour en Inde, à Madras, en 1794.

Les Mekhitaristes artisans de la renaissance nationale

Véritables relais entre l'Orient et l'Occident, les petites colonies arméniennes de Venise et de Vienne ont joué un rôle primordial dans la renaissance culturelle et nationale arménienne au XIX^e siècle grâce à l'action de la Congrégation catholique arménienne des Mekhitaristes. À l'origine se trouve la figure du fondateur de l'ordre, l'abbé Mékitar, natif de Sébaste (Sivas) en Arménie occidentale en 1676. Devenu moine très tôt, mais ne trouvant pas sa place au sein du clergé de l'Église arménienne et de son enseignement, il parcourt l'Asie Mineure et fait la connaissance de missionnaires catholiques en Syrie en 1695. À Constantinople, Mékitar ne se sent pas encouragé par le Patriarcat arménien dans son dessein de créer un ordre monastique. Il franchit le Rubicon en 1701, embrassant la foi catholique qui lui permettra de créer son ordre. Chassé de la capitale ottomane avec sa dizaine de disciples, il s'établit au monastère de Modon en Morée, dans cette partie de la Grèce sous souveraineté de la République de Venise. Il y restera jusqu'à ce que ce territoire soit envahi par les Ottomans en 1715. Deux ans plus tard, lui et ses disciples se voient accorder par le sénat de Venise l'île de San Lazzaro, où l'ordre des Mékhitaristes s'établit de manière permanente. Mékitar y décède en 1749. Devenu catholique en partie à cause du prosélytisme actif de Rome auprès des chrétiens de l'Empire ottoman, il le devint aussi par sa soif de connaissances et de modernité. Il n'en rejeta pas moins les pratiques excessives de latinisation par certains convertis⁶.

Fuyant les invasions mameloukes, des colonies arméniennes s'étaient constituées à la fin du XIV^e siècle à Gênes, Venise et Milan,

7 - Razmik PANOSSIAN, *The Armenians: From Kings and Priests to Merchants and Commissars*, Londres, Hurst, 2006, p.101.

avec l'aide des congrégations missionnaires. Mais leur conversion au catholicisme accélérera le processus d'assimilation. Jusqu'à la fin de sa vie, Mékitar et ses disciples sont restés fidèles à leur attachement à la nation arménienne et la foi catholique. Une double allégeance perçue au premier abord comme incompatible et surtout incomprise par les contemporains du fondateur de la congrégation. D'autant plus que les Mékhitaristes s'étaient illustrés à leurs débuts par des critiques acerbes de l'Église arménienne, pointée du doigt pour son conservatisme sclérosant, et que le prosélytisme faisait partie de la mission que s'était donnée la congrégation depuis Venise et Vienne. Particulièrement actifs dans le domaine de l'éducation, les moines arméniens catholiques ont formé des générations d'intellectuels issus de l'Empire ottoman et posé les jalons d'une identité en phase avec la modernité et le sécularisme. Signe fort, si l'on tient compte de l'importance cardinale de l'Église arménienne apostolique vécue pendant tous ces siècles de domination comme un sanctuaire de l'identité nationale. L'œuvre de ces moines de Venise et de Vienne est pour le moins titanique. Leurs travaux sur l'histoire, la littérature, la géographie et la langue arméniennes ont jeté les bases de la renaissance arménienne au XIX^e siècle ; alliant méthodologie européenne et pensée arménienne, les Mékhitaristes ont distillé le projet des Lumières de manière sélective, ne s'accordant qu'avec la vision catholique du monde. L'objectif triple poursuivi par Mékitar consistait à former des prêtres catholiques dévoués, des universitaires rigoureux et des patriotes motivés. Les moines Mékhitaristes ne se sont pas contentés d'exalter un patrimoine arménien sauvé de l'oubli, ils ont traduit massivement des textes en langues européennes vers l'arménien.

L'apport des Mékhitaristes s'est manifesté dans plusieurs champs comme la linguistique avec la parution en 1727 d'une grammaire de l'arménien vernaculaire et d'une grammaire plus substantielle trois ans plus tard, considérées comme une référence. Fruit d'un travail de vingt ans, le premier volume du dictionnaire complet de la langue arménienne a paru trois semaines après la mort de son illustre auteur, Mékitar, en 1749. Le travail de ses disciples a permis de consolider les bases de l'arménien moderne comme langue littéraire, en épurant les emprunts étrangers et les influences dialectales. Autre domaine dans lequel les Mékhitaristes ont excellé, l'historiographie. Figure centrale, le père Mikael Chamchian (1738-1823) fut notamment l'auteur d'une histoire des Arméniens en trois volumes publiée entre 1784 et 1786. Ouvrage de référence inégalé depuis la somme de Moïse de Khorène (Movses Khorénatsi) datant

du V^e siècle, le livre de Chamchian est unanimement salué pour la richesse de sa documentation et la grande variété des sources disponibles de l'époque en langues arménienne et européennes. D'un point de vue théologique, Chamchian s'inscrit dans la pensée des Mékhitaristes, plaçant le monde arménien au cœur de la chrétienté, peuple élu en filiation directe avec Noé, mort en Arménie après le déluge. Les lumières qu'ont apportées les Mékhitaristes avaient été rendues possibles grâce aux dons provenant de riches marchands arméniens, en particuliers des communautés d'Inde. En réimprimant des œuvres inaccessibles au grand public, les Mékhitaristes ont jeté les bases d'une société arménienne moderne et sécularisée. Des générations d'illustres écrivains et d'intellectuels, qui deviendront des acteurs de la renaissance (*Zartonk*), ont été formées à Venise tout au long du XIX^e et au début du XX^e siècle. Ne professant aucune appartenance politique, les Mékhitaristes ont, sans le vouloir, contribué à promouvoir une forme de nationalisme séculier en contradiction avec leur ferveur religieuse⁷.

En quelque sorte, les Mekhitaristes se sont inscrits dans la tradition du nationalisme romantique qui a parcouru l'Europe de la fin du XVIII^e siècle au début du XX^e siècle. Ne serait-ce que par l'aspiration à une libération du joug ottoman via l'exaltation d'un passé glorieux et revisité, remontant à Haïk, héros légendaire descendant de Noé, figure de la mythologie arménienne considéré comme le père de la nation.

Des années 1720 à 1840, l'ordre monastique, fort d'une centaine de membres, occupe une place centrale dans l'histoire des Arméniens de la diaspora et d'Arménie. Son apport au développement de l'historiographie arménienne et de la réforme de la langue nationale passe par un investissement dans l'école. Les Mékhitaristes mettent sur pied un réseau d'établissements scolaires élitistes dans l'Empire ottoman et en Europe, avec le collège Murad Raphaélian de Venise, fondé en 1830 grâce au soutien de marchands arméniens d'Inde, puis le collège Samuel Moorat de Sèvres, fondé en 1928. Jusqu'au XX^e siècle, les manuels de la congrégation ont essaimé dans toute la diaspora⁸. Véritables ponts entre l'Orient et l'Occident, ces moines ont été les vecteurs des idées européennes

8 - *Ibid.*, p.107-109.

9 - À la fin du XVIII^e siècle, les Mékhitaristes avaient deux imprimeries, l'une à Venise, la seconde à Trieste animée par un groupe dissident qui s'était séparé de la Congrégation mère dans les années 1770. En 1811, cette dernière déménage à Vienne. Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, une division intellectuelle du travail s'opère : le groupe de Vienne se spécialise dans la linguistique et la pédagogie, alors que Venise se consacre davantage à l'histoire et à la littérature. Les deux congrégations mékhitaristes se sont officiellement réunies en 2000, reconnaissant Venise comme siège unique de la congrégation.

au service de l'émancipation de leurs compatriotes. Catholiques, mais profondément attachés à leur nation, des générations de Mékhitaristes ont marqué une rupture avec les représentations traditionnelles jusqu'alors en vigueur. Bien que demeurés en dehors de l'Église nationale, ils ont eu à cœur de poursuivre activement la régénérescence d'une nation éparpillée en Europe, en Orient et en Asie.

Aux sources de l'arménophilie française

Les rapports étroits noués aux XII^e et XIV^e siècles constituent la matrice de l'intérêt postérieur porté en France pour la culture et l'histoire arméniennes. Intérêt qui s'inscrit dans la mode orientaliste qui déferle en Europe à partir du XVII^e siècle. La mode du costume arménien est portée par Jean-Jacques Rousseau ; l'image de l'Arménien apparaît dans le roman, le théâtre ou la peinture. Au Moyen Âge, plusieurs voyageurs se rendirent en Orient ; ils y rapportent de précieux récits, des gravures, des dessins de Cilicie, etc.

En 1672, l'Arménien Pascal, de son vrai nom Haroutiun, ouvre à Paris le premier café de la ville lumière. L'un de ses commis, Procopio, fonda le fameux café homonyme qui existe encore de nos jours. Toujours au XVII^e siècle, la ville de Marseille comptait plus de 400 négociants arméniens. De son côté Louis XIV autorise, en 1669, l'imprimeur Oskan Erevantsi, originaire de la Nouvelle Djoulfa, à installer son imprimerie dans la cité phocéenne. La presse arménienne en France voit le jour quant à elle à Paris en 1855. Le XIX^e siècle témoigne d'un développement spectaculaire de la vie intellectuelle et artistique arménienne en France. Celle-ci se manifeste à travers la presse et l'édition mais aussi l'arménologie encouragée par Napoléon Bonaparte qui, par un décret datant du 6 décembre 1800, officialise l'enseignement de l'arménien à l'École des Langues Orientales. Paris accueille en 1846 le collège des Mékhitaristes fondé en 1833 à Padoue. Deux ans plus tard, Lamartine lui rend hommage dans un discours. Contraint de fermer en 1870, le collège Samuel Moorat déménage à Venise mais il revient en France et s'installe à Sèvres en 1928.

Comparable à la francophilie en vogue pendant les croisades dans le royaume d'Arménie, l'arménophilie française a favorisé l'éclosion de plusieurs générations d'érudits et éminents

arménisants. De fait, l'arménologie actuelle doit énormément à l'arménologie française des XIX^e et XX^e siècles. Édouard Dulaurier (1807-1881), éminent orientaliste qui occupe la chaire d'arménien de 1862 jusqu'à mort est considéré comme un pionnier de l'étude des sources arméniennes concernant les croisades. Victor Langlois (1829-1869), demeure un spécialiste incontournable de l'Arménie cilicienne. Ou encore, l'historien, archéologue et traducteur Marie-Félicité Brosset (1802-1880), qui travaillera essentiellement à Saint Petersburg. Quand l'Institut des Langues Orientales a été fondé, l'arménien figure parmi les langues enseignées ; le premier titulaire, Chahan de Cirbied (1772-1834), était arménien, mais après lui et jusqu'à Jean-Pierre Mahé, en passant par Frédéric Feydit, tous sans exception seront français.

L'engouement pour l'Arménie et l'arménologie est une réalité incontestable, tout comme le mouvement arménophile solidaire des Arméniens persécutés de l'Empire ottoman (Jaurès, Clémenceau, Pressensé...) autour du journal *Pro Armenia*, fondé en 1900, ou encore de la figure du poète et traducteur Archag Tchobanian (1872-1954), qui traduit des auteurs français comme Alphonse Daudet, Émile Zola, Gustave Flaubert, Guy de Maupassant ou Théophile Gautier.

Le défi de la troisième voie

Conséquence du génocide de 1915 et de l'abandon du mandat français sur la Cilicie, les Arméniens ont été arrachés à leur sol pour se disperser au Levant et au-delà. Ils trouveront par dizaines de milliers un refuge dans une France saignée démographiquement, en quête de main d'œuvre. Ils y formeront la plus importante communauté arménienne en Europe. En l'espace de deux générations à peine, ils seront un exemple de réussite en matière d'intégration républicaine. L'apport de cette communauté a pu être observé aussi bien dans la résistance à l'occupant nazi avec la figure de Missak Manouchian que dans la littérature et les arts avec notamment l'écrivain Arthur Adamov (1908-1970), le poète Rouben Melik (1921-2007), les cinéastes Henri Verneuil, de son vrai nom Achod Malakian (1920-2002), Robert Guédiguian et Serge Avédikian, l'incontournable Charles Aznavour ; les sports (Youri Djorkaëff), mais aussi la politique avec Patrick Devedjian

et Georges Képénékian ou encore la géopolitique Gérard Chaliand, etc. L'effritement du lien intergénérationnel, favorisé par un contexte assimilationniste, a rendu l'assimilation d'autant plus inexorable. Pourtant l'implantation de structures communautaires dédiées à la transmission de la langue et de la culture arméniennes, et l'essor du militantisme dans les années 1960 pour la reconnaissance du génocide, marquent une volonté de durer. La vie arménienne en France et en diaspora s'illustre aussi par une littérature foisonnante dans l'entre-deux-guerres avec l'école de Paris et la vitalité de la presse communautaire, même si la perte de locuteurs arméniens l'oblige à passer progressivement au français.

L'intensification des liens avec la République d'Arménie, indépendante depuis 1991, contribue aujourd'hui à mobiliser la communauté autour du soutien à ce pays enclavé et en proie à des menaces existentielles.

Mais la disparition de vieilles institutions comme le quotidien *Haratch* (1925-2009), unique quotidien en langue étrangère, avec l'édition locale du *New York Times* paraissant à Paris, plus récemment la librairie orientale Samuelian de Paris ou encore le collège arménien de Sèvres⁹, rappelle la fragilité de l'archipel diasporique voguant dans l'océan sans gouvernail ni port d'attache.

Un des défis qui se pose à la présence arménienne dans une France menacée par la menace des extrémismes et la tentation communautariste, consiste à redéfinir son rôle. L'histoire a montré que les Arméniens excellaient dans la position du médiateur ; il leur incombe de penser une voie médiane, autre que celle qui conduit à la ghettoïsation et à l'assimilation.

Conclusion

L'objectif de cet article a été de montrer que la diaspora arménienne existe et a brillé de ses feux bien avant le génocide de 1915. Des siècles de catastrophes et des massacres successifs ont égrainé cette histoire douloureuse qui a jeté dans l'exode une

10 - Fondé en 1834 à Padoue en Italie par la congrégation des Mékhitaristes, le collège arménien porte le nom de son mécène, Samuel Moorat, un arménien des Indes (1760-1816) qui voulait ainsi remercier les pères mekhitaristes de l'éducation apportée à ses enfants. Cet établissement prestigieux réservé aux garçons se déplaça à Sèvres en 1928 et forma des générations de Français d'origine arménienne. Parmi ses élèves, citons Patrick Devedjian ou encore l'écrivain Denis Donikian.

population de talents, laissant la terre ancestrale se vider de ses forces vives, se morcelant telle une peau de chagrin, à la merci des envahisseurs. À l'inverse de leurs compatriotes restés au pays et le plus souvent réduits à la servitude, les diasporas qui se forment au Moyen Âge connaissent une condition plus enviable. Elles parviennent tant bien que mal à maintenir leur identité par la pratique de la langue et l'appartenance à l'Église nationale. Elles contribuent à ériger un pont entre l'Orient et l'Occident et jouent une part active au développement culturel et à la vie publique de leurs patries d'accueil ; tout en devenant des acteurs de la régénérescence nationale.

L'expérience de la diaspora arménienne occupe une place centrale dans l'historiographie arménienne. Ces trajectoires non linéaires renvoient à plusieurs imaginaires. Tout d'abord, celui de l'émiettement et de la dispersion qu'implique le mot diaspora. On assiste alors à une dislocation du groupe social de la communauté qui se dissout, où l'individu perd tous les éléments qui le raccrochent à son identité dans la société où il vit. Ce phénomène de décomposition intérieure a été décrit par des poètes et des écrivains arméniens de France comme Chahan Chahnour (1903-1974), connu aussi sous le pseudonyme d'Armen Lubin, dans son roman *La retraite sans fanfare*, publié à Paris en 1929, ou encore Nigoghos Sarafian (1902-1973) dans son récit en prose poétique *Le bois de Vincennes*¹⁰.

Aujourd'hui, cet héritage diasporique multiséculaire est porté par des écrivains comme Krikor Beledian (1945) ou encore le philosophe Marc Nichanian (1946), dont les recherches et les œuvres de fiction témoignent d'un patrimoine inestimable mais de plus en plus menacé de disparition. En l'absence d'institutions académiques fortes, la transmission de ce savoir et de cette tradition s'opère essentiellement via des structures transnationales, certes fragiles, même si l'Arménie commence à faire part d'un intérêt croissant vis-à-vis de l'histoire de la diaspora.

11 - « La folie, l'entêtement d'écrire dans des conditions où il n'y a aucune récompense à attendre. Notre langue sur le point de s'éteindre. Une part de la diaspora sur le point de s'assimiler. Et lorsqu'on est à l'étranger, s'assimiler de plus en ayant en soi-même ce pays, l'amour de ce pays, s'assimiler avec avilissement ». *Op. cit.* Martine Hovanessian, « Nicolas Sarafian ; Anahide Drézian (trad. arménien) : Le Bois de Vincennes, 1993 » (compte-rendu), *Hommes et Migrations*, n° 1176 « L'étranger à la campagne. Figures de l'altérité en milieu rural », mai 1994, p. 50-51.